

Le service de l'espionnage, assez mal organisé dans les armées de la Révolution, fonctionna régulièrement dans celles du Premier Empire.

Charles-Louis Schulmeister n'était pas Français, il était né le 5 août 1770 à Neu-Freisttet (Bade-Wurtemberg), situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Strasbourg. Il était le fils d'un pasteur luthérien et fit probablement, sous la direction de son père, de bonnes études.

Les relations, dès cette époque, étaient fréquentes en habitants de l'une et l'autre rive du Rhin. ; le jeune Schulmeister eut l'occasion de faire la connaissance d'une Alsacienne de 18 ans. Ils se marièrent le 20 février 1792. Très audacieux, très ambitieux, il ne tarda pas à rechercher un moyen plus rapide - que sa fonction de greffier - de parvenir à la fortune.

Ce moyen, c'était la contrebande. Il se mit donc à en faire d'abord seul, risquant sa vie pour le ballot qu'il a chargé sur son dos, puis comme chef de bande, ayant sous sa direction des agents, des entrepositaires.

L'état de guerre permanent dans lequel on se trouvait sur les deux rives du Rhin depuis 1792, la présence constante de troupe dans ces parages, l'absence d'une intendance chargée de pourvoir régulièrement à la subsistance des armées, avaient groupé le long de la frontière toute une population de marchands ambulants que les généraux étaient bien obligés de tolérer.

Schulmeister se trouva ainsi, par la force des choses, mis en contact tout à tour avec nos troupes et avec celles de l'ennemi, vendant indifféremment ses produits aux uns comme aux autres, colportant forcément des nouvelles, ébauchant dans les deux camps des connaissances ; sachant que dans ce métier, il était prudent de se créer des protecteurs sur les deux rives.

Vers 1798 où un peu plus tôt, peut-être, il fit la connaissance de Savary, chef de bataillon à l'époque ; fureteur d'hommes comme il le fut toujours, il devina immédiatement dans Schulmeister, l'homme dont il devait un jour utiliser les services.

Pendant l'année 1805, Napoléon avait été informé, de la nouvelle coalition que la Grande-Bretagne essayait de fomenter contre lui, et, bien avant le mois d'août, il avait envisagé l'hypothèse dans laquelle il serait obligé

de transporter en Allemagne ou en Italie son armée d'Angleterre. Au moment où il avait appris que l'Autriche, se déclarait à la fin ouvertement contre lui, unissait ses efforts à ceux de l'Angleterre et de la Russie, il se trouvait dans une situation prévue, dont il avait déjà étudié tous les aléas.

Ce qu'il ne pouvait déterminer avant de connaître la zone de concentration des armées alliées, c'est le point sur lequel il porterait tout d'abord ses efforts.

Le plan des coalisés, établi le 11 avril 1805, modifié, remanié et enfin arrêté définitivement à Vienne le 16 juillet, distribuait les contingents alliés en trois masses principales, d'un total d'environ 340 000 hommes.

90 000 Autrichiens, que devaient soutenir 60 000 Russes, agiraient en Allemagne sous les ordres du général Mack ; 140 000 hommes formeraient l'armée d'Italie aux ordres de l'archiduc Charles ; enfin une armée de 50 000 hommes, commandée par l'archiduc Jean, devait opérer dans le Tyrol. Ce fut seulement lorsque Napoléon eut connaissance de ces renseignements qu'il put établir ses plans.

Napoléon se détermina à écraser d'abord l'armée d'Allemagne ; en franchissant le Rhin, il allait entrer dans un pays inconnu, habité par un peuple dont il ignorait la langue, morcelé en une infinité de petits Etats. Aussi fit-il appel à des voyages secrets pour lesquels furent désignés des généraux comme Murat, Bertrand, Le Marois, Savary.

Le but de l'empereur, en envoyant ce dernier en Allemagne, était, non pas tant d'obtenir des renseignements topographiques que d'embaucher des recrues intelligentes pour un vaste service d'espionnage.

C'est ici que rentre en scène Schulmeister, espion embauché par Savary en 1805 et c'est en qualité d'agent principal et hors pair qu'il le présenta à l'empereur, à Strasbourg, le 1^{er} octobre 1805.